
La Petite Affiche

Marie-Jeanne Paraf

Présent, n° 6656, jeudi 21 août 2008

La Petite Affiche

Dans un prochain numéro de Présent, je rendrai compte de manière ad hoc du superbe livre de souvenirs de Marie-Jeanne Paraf, La Petite Affiche, qui dit la vie d'une jeune femme, née en 1935, et qui deviendra – un peu par hasard (si tant est que le hasard existe) – infirmière, puis laborantine dans le milieu hospitalier entre 1954 et 1960.

Pour vous donner tout de suite le goût de découvrir ce livre de très haute élévation, je ne résiste pas au plaisir de reproduire la dédicace de Marie-Jeanne Paraf à ses fils. Lisez-en chaque ligne. Soupez chaque mot. Laissez-vous porter par cette musique si française et que l'on n'entend plus guère. C'est une lettre d'amour maternel. Mais aussi la radiographie d'une époque qui a commencé à s'étioler – pour le pire – après la fin de la guerre d'Algérie.

A.S.

À mes fils bien-aimés.

Vous trouverez dans ces pages le récit des moments importants de mon existence, ceux où j'ai appris la vie. Ils m'ont façonnée et faite celle que vous avez connue. J'ai fait de mon mieux et j'espère ne pas vous avoir déçus.

J'ai vécu près de votre père, considéré dès le premier jour comme un être exceptionnel, des jours merveilleux. Presque un demi-siècle d'une entente sans nuage, faite d'un amour sincère, se fortifiant avec le temps. Votre présence a comblé mon amour maternel. Vous nous avez offert bien des satisfactions. Je vous souhaite tout le bonheur possible.

Lorsque j'eus décidé qu'il était temps de mettre un peu d'ordre dans mes tiroirs, je voulus jeter de vieilles lettres que les jeunes filles aiment enjoliver de rubans roses. La tentation de les lire était grande et j'y ai succombé. Certaines de ces tendres missives m'invitaient jadis à « écrire ». Je n'osais, mais votre père m'encouragea dans cette aventure littéraire.

Cet ouvrage vous est dédié en particulier, ainsi qu'à votre père qui hélas n'aura pas eu le bonheur de vivre l'aboutissement de ces souvenirs. Il en est pourtant le personnage principal, si indulgent des choses de l'amour. Sachez bien qu'il est très doux d'écrire à celui ou à celle que l'on aime, et peut-être encore plus doux de recevoir une lettre d'amour. Que surtout la modernité ne vous prive jamais de ce bien précieux auquel nous tenons plus qu'à tout.

Écrivons, écrivons des lettres d'amour. Le petit enfant reçoit le premier ce message oral, message d'amour de sa maman. C'est près d'elle qu'il apprendra les mots les plus beaux de sa langue. Les enfants sont très doués pour ces tête-à-tête. Sachons leur faire aimer leur langue maternelle. Elle restera à leurs yeux toujours la plus riche, la plus digne, la plus apte à l'expression de leurs sentiments les plus secrets. Qu'ils entrent en elle comme en un jardin merveilleux reçu en cadeau, avec pour charge de l'embellir encore, d'en détruire les mauvaises herbes insidieusement apportées par les vents contraires.

Dès lors que ce passé nourrira vos propres souvenirs, qu'il vous aidera à mieux cerner l'enfant, puis la jeune fille, puis la jeune femme que fut votre mère, j'aimerais qu'il vous donne une meilleure compréhension des êtres, faite d'une certaine ouverture du cœur.

Votre père vous a beaucoup parlé de son métier, qu'il a exercé près de nous. Vous en connaissez les contraintes et les servitudes. Vous avez eu de bonne heure un sentiment concret des contingences de l'existence. L'inquiétude, la souffrance physique et morale, la mort prenaient pour vous leur sens propre à travers de véridiques récits.

Votre père fut le modèle et l'ami de vos jeunes années. Sa conscience, son honnêteté, sa culture, ses préceptes, son exemple doivent vous accompagner tout au long de votre vie. Sachez que vos enfants attendront tout de leurs parents. Il vous faudra mériter leur amour filial et ne jamais les décevoir : car alors, ce serait mettre en leur cœur le germe de la désillusion, avec cette blessure indélébile de la confiance perdue.

Je vous supplie de garder en tête tout ce qui a fait les fondements de votre héritage, vous qui vivez les débuts du XXI^e siècle pleins de bouleversements dont nous n'avons pas même conscience. Le perfectionnement tend à la dispersion, qui enchevêtre les rôles. La hiérarchie et les bonnes manières sont en perte de vitesse, si vous n'y prenez garde, vous pourrez, par petites touches, abdiquer.

Qu'il vous reste à jamais ce goût pour l'humain et ses ressorts les plus secrets, afin de vous préserver de l'étroitesse de l'esprit et de la sécheresse du cœur.

Présent n° 6685 du mercredi 1^{er} octobre 2008

Une vocation d'infirmière

Entretien avec Marie Jeanne Paraf

L'Atelier Fol'fer publie *La Petite Affiche* de Marie-Jeanne Paraf dont l'action se passe à Paris, dans le milieu hospitalier, entre 1954 et 1960. Marie-Jeanne Paraf évoque sa vie professionnelle avec passion.

Il aura suffi d'une petite affiche sur un mur parisien pour transformer le destin d'une jeune provinciale-- C.R.

— *Vous dédiez à vos » un livre de souvenirs intitulé La Petite Affiche, dans l'espoir qu'ils comprennent la jeune femme que vous étiez. Que diriez-vous à ceux qui ne sont pas vos proches pour les inciter à lire ce livre ?*

— J'aimerais que ce livre suscite des vocations d'infirmière, je souhaite inspirer à tout un chacun la charité à l'égard de son prochain. J'étais moi-même trop sensible pour persévérer dans le métier d'infirmière et après deux ans d'école, j'ai fait une spécialisation de laborantine.

— *Pourquoi avoir seulement raconté une tranche de vie courante de 1954 à 1960 ?*

Avec seulement le récit de mes jeunes années, vécues sous l'Occupation, mon livre fait déjà 300 pages. Je vais écrire un deuxième volume sur la rencontre, dans les hôpitaux, avec mon époux, le docteur André Paraf qui était spécialiste du foie. Avec lui, j'ai été confrontée au malheur et à la mort, mais j'ai également vécu l'ère merveilleuse de la grande médecine française.

Quel fut le moment le plus inoubliable de cette vie d'infirmière, puis de laborantine ?

Je n'ai de mon métier d'infirmière que des souvenirs tristes. Je n'étais pas faite pour une spécialité aussi difficile. En revanche, lorsque j'étais laborantine, notre femme de

ménage avait un jour mis à cuire une tarte dans le poupinel – stérilisateur – et lorsque notre chef de service a voulu faire visiter les locaux à un groupe de japonais en visite à Paris, ils ont eu l'agréable surprise de découvrir une odeur délicieuse. Cela a beaucoup amusé l'assistance.

Propos recueillie par Catherine Robinson

Présent, n° 6689, mardi 7 octobre 2008

La Petite Affiche Marie-Jeanne Paraf

L'action, comme on dirait dans les romans d'Alexandre Dumas, se passe à Paris dans le milieu hospitalier entre 1954 et 1960. Sauf qu'il ne s'agit pas là d'un roman mais des souvenirs de Marie-Jeanne Paraf, jeune provinciale « montée » à la capitale. Des souvenirs. Mais aussi une longue lettre d'amour écrite à ses deux fils avec ce message : « Je vous supplie de garder en tête tout ce qui a fait **les** fondements de votre héritage, vous qui vivez les débuts du XXI^e siècle plein de bouleversements dont nous n'avons même pas conscience. Le perfectionnement tend à la dispersion, qui enchevêtre les rôles. La hiérarchie et les bonnes manières sont en perte de vitesse, si vous n'y prenez garde, vous pourrez, par petites touches, abdiquer. »

Née en 1935 au Mans, la petite Marie-Jeanne, jeune fille fraîche et déterminée, lit un jour, apposée sur un Atribus, une affiche de l'Assistance publique qui annonce le concours d'entrée dans les écoles d'infirmières. Elle s'y inscrit. Elle le passe. Elle le réussit.

Il y a, dans ce livre de souvenirs, des passages très émouvants, car nous sommes dans un monde qui est déjà à des années-lumière du nôtre, sur le beau – mais très dur – métier d'infirmière. Au bout de deux ans, trop sensible et déchirée par la souffrance – et parfois la mort – des patients dont elle a à s'occuper, Marie-Jeanne Paraf choisira de devenir laborantine. C'est le temps prestigieux de la médecine française avec des praticiens du monde entier qui, pendant un semestre ou deux, viennent suivre cet enseignement incomparable et rentrent chez eux, auréolés de tels stages. C'est à cette époque que Marie-Jeanne va rencontrer, et épouser, le professeur André Paraf, spécialiste réputé des maladies du foie.

Pétri d'anecdotes et des visages jamais oubliés de ses compagnes d'alors, le livre de Marie-Jeanne Paraf fait revivre un Paris tout à la fois populaire (on écoute *Toi ma ptite folie*, *La Goualante du pauvre Jean*, etc.) et mondain (on court au TNP, on lit *Arts* ou *Opéra*, on va applaudir *Colombe* de Jean Anouilh).

C'est une vie simple, faite de petits chagrins parfois, mais aussi de grandes joies, de voyages, de promenades, les enfants – deux fils – qu'il faut élever pour qu'ils deviennent des hommes.

Agée aujourd'hui de 74 ans, Marie-Jeanne Paraf est ce qu'on appelait jadis une « grande dame ». Qui vit dans ses souvenirs : « Moi, je suis toujours un avance d'une saison, qui m'en rappelle une autre. Lorsque la neige est là, je pense au lilas et au seringat et, lorsqu'ils fleurissent près de ma fenêtre, j'attends les cerises et les roses... »

A.S.

LA PETITE AFFICHE

Les années de jeunesse sont derrière nous. Les plus belles, celles de tous les espoirs et de tous les projets. C'est ce que raconte Marie-Jeanne PARAF dans son ouvrage si bien que le titre de son livre aurait pu être « Mes jeunes années » ou « Mon premier amour ». Il faut lire les cent premières pages pour être dans le sujet annoncé.

« Au cours d'un séjour au début de l'année 1954, m'était tombée sous les yeux à un arrêt d'autobus, La Petite Affiche. Ce petit rectangle devait sceller le destin d'une jeune provinciale en promenade. Elle était un avis de recrutement qui invitait toute jeune fille ayant dix-huit ans et aimant son prochain à venir rejoindre l'École de l'Assistance publique qui formait ses infirmières (...) deux années de formation en internat, études payées, débouchant sur l'obtention d'un diplôme d'État d'infirmière. » L'auteur se lancera à 19 ans dans cette grande aventure au sein de la famille hospitalière de l'Assistance Publique en 1954.

Les cours sont donnés rue du Fer-à-Moulin dans le grand amphithéâtre des Hôpitaux de Paris. La tenue blanche surmontée d'une cape bleue est de rigueur. De bon matin, les stages entraînent « les petites Bleues » à pied dans la capitale, dans ce Paris renaissant après la guerre. Elles iront à St Antoine, Boucicaut, Cochin, Port-Royal et même Corentin Celton au départ de l'internat situé à la Salpêtrière. Les premières tâches qui les occupent sont le pliage des compresses de gaze et la préparation des boîtes d'instruments en métal pour la stérilisation. A cette époque, il n'est pas rare de rencontrer des religieuses parmi les soignants. Les salles communes où déambule le personnel auprès des patients est l'apanage de la plupart des services. Celui des urgences n'existe pas *« chaque service avait donc son jour de réception. Seules les vraies urgences chirurgicales ou médicales sont admises. Les fausses urgences sont remises au lendemain matin, où chaque cas sera vu par les attachés du service de consultation »*.

C'est aussi le premier contact avec la souffrance et la mort. Sur son journal du 04 mars 1955, elle écrit :

« M.12, mon cher malade n'est plus.

« Tristesse infinie sur mon coeur.

« Si à chaque issue fatale, je réagis de la sorte, ce métier n'est pas pour moi. Je me suis trompée, je n'ai pas la vocation. Tu t'es trompée, ma fille. Tu te croyais forte, courageuse et voilà l'orgueil. Tu avais évacué le tragique, ne t'attardant que sur le sensible. Tu te voyais guérir en imposant les mains comme Jésus... Mes soucis de cœur ne sont rien à côté des heures douloureuses^{ou} angoissées de ceux et celles que l'on me confie.

« Je prie pour leur guérison. Ils ne me quittent pas. Je suis bien près d'eux. »

Ces quelques lignes trouvent un écho sur l'infirmière que je fus me souvenant de l'impression terrible que laissa sur moi la première amputation, ou le premier décès de mes patients. La compassion doit être une des qualités de l'infirmière trouvant là une énergie nouvelle pour bien faire son travail... et peut-être guérir.

Au fil des pages s'égrainent les profondes satisfactions de ce métier en même temps que les servitudes et exigences. Les qualités d'une infirmière : compétence, efficacité, attention aux autres, discrétion sont bien décrites. On regrette cependant que les trois-quarts du livre soient consacrés à la relation épistolaire que l'auteur a eue avec ses amours. Les relations intimes et personnelles sont ainsi dévoilées pour la postérité de l'auteur mais n'offre aucun intérêt pour l'historique de la profession, même si la plume de Jeanne-Marie Paraf en fait un livre agréable à lire, comme une biographie.

Brigitte Vergeau. *Infirmière*

